LA MACRON



SOCIAL, BANLIEUES, ÉCOLOGIE, LES DOSSIERS ENTERRÉS...

HISTOIRE Le bac, de Napoléon à Macron.

. D = 6.30 & - AND, BEL, ITA, LUX, PORT CONT, ESP = 4.70 & - CAN = 8.60 \$ CAN - CH = 7 CHF - DOM = 4.50 & - GR = 5.10 & - MAR = 34 MAD - TOM = 900 XPF - NL = 5.10 & - TUN = 5.01



BRIAN DE PALMA: "Enfin, la revanche des femmes!"

JEAN-CLAUDE MICHÉA Le football, ce qui reste du socialisme





Reportage

ujourd'hui, il a vieilli. Et c'est devenu le moment qu'il préfère, celui de l'attente, des heures qui passent lentement, des paysages qui flamboient puis s'éteignent. Il attend le canard, dans sa

cabane, plus confortablement installé que quand il était jeune. La rivière coule devant lui. La lumière accroche encore quelques arbres. Son attente est vivante, attentive, les sens aux aguets. Il regarde cette nature qu'il aime depuis soixante-dix ans, repense à ces coins des Landes ou du Médoc qu'il a arpentés des années durant, seul ou en groupe.

A 70 ans, Jean-Pierre Bauxis chausse encore régulièrement ses bottes, choisit son fusil parmi la dizaine qu'il garde dans une armoire. Retraité de la Jeunesse et des Sports, il est né dans une famille de chasseurs. Comme Ivan Samuel, comme Florence de Lageneste, comme Pierre-Julien Allard. Leur passion a d'abord été transmission, reçue d'un père ou d'un grandpère, guignant un fusil plus grand qu'eux. Enfants, ils ont même eu l'occasion de tirer, « même si c'était pas permis », avoue Jean-Pierre Bauxis, qui a reçu sa première paire de bottes à 7 ans. La chasse fut pour eux un don, au sens littéral, et le souvenir de l'aîné qui leur offrit cette passion est indissociable de la chasse elle-même. « Il y avait une communion sans mots avec mon père, se souvient Ivan Samuel, 54 ans, commissaire-priseur à Bordeaux. Je serai ravi de connaître la même avec mes enfants. » Florence de Lageneste évoque aussi son père qui, à 25 ans, a croisé une chasse à courre et, subjugué, a voulu apprendre. Il a monté son équipage. Toute petite, dernier enfant après trois garçons, elle se souvient de fins de chasse, lorsqu'elle s'endormait sur les épaules de ses parents.

Le chasseur est souvent un marcheur. Il prend son temps. Il n'aime pas la vitesse et pratique l'art de la lenteur, dans un monde qui pousse à toujours plus de rapidité. Pour Ivan Samuel, la chasse lui a permis de « connaître le pays dans lequel [il] habite ». A savoir

"Je rentre souvent bredouille. Mais j'aime voir et observer. Certaines images ne s'effacent pas, comme celles de vols de palombes noires sur la blancheur des montagnes." Ivan Samuel le Gers et les Pyrénées. « Je rentre souvent bredouille. Mais j'aime voir et observer. Certaines images simples ne s'effacent pas, comme celles de petits vols de palombes noires se détachant sur la blancheur des montagnes. Ce n'est pas grand-chose, et en même temps c'est énorme. » Sur cette terre qu'il a parcourue et aimée, il déplore la disparition des haies comme une blessure personnelle. « Il n'y a plus d'insectes, de prédateurs, d'oiseaux, seulement des pesticides et des drains. » Chez lui, dans l'hectare de son terrain, il fait replanter des haies. « Chasser, c'est aussi un moyen d'être avec les gens du pays. Mon meilleur ami dans le Gers a 80 ans, chasse depuis toujours. Il a forcément beaucoup à dire. Mais qui est encore là pour l'écouter? »

Le chien, indissociable de la chasse

Pourtant, Ivan Samuel aime chasser seul. Il fuit les palombières et autres retrouvailles plus ou moins festives pour ne cheminer qu'avec son chien. Le chien, que tous évoquent avant les amis, compagnon de longues marches, animal affûté qu'ils aiment regarder vivre, émerveillés souvent de sa science du gibier et de ses instincts de traqueur. Jean-Pierre Bauxis, comme Ivan Samuel, n'a jamais chassé qu'avec des épagneuls bretons. « Je l'ai dressé. Il ne connaît que moi, n'obéit qu'à moi. Il reste à sa place : il ne rentre jamais dans la maison et je ne le caresse jamais en dehors de la chasse, comme me l'avait conseillé mon grand-père. » Mais il ne part jamais sans lui. « J'aime marcher dans la nature. La chasse donne à ces déambulations un prétexte autant qu'un but. La perdrix dans les Pyrénées, il faut la gagner. Il faut avoir envie d'aller en haut des montagnes. Etre en situation de tirer et de toucher est finalement assez rare. Et ce n'est pas ce qu'on recherche. Je ne fais pas dans le néoromantisme : j'ai une arme et je m'en sers. Mais pas n'importe comment. La chasse aux oiseaux me plaît pour cela aussi : parce que le geste de tirer est en l'air, pas à hauteur d'homme. En Allemagne, on tire le sanglier depuis une petite cahute située en hauteur. Cette distance est saine. »

Les chiens, c'est ce qui motive aussi Pierre-Julien Allard, 35 ans, chasseur de Langon, dans la Gironde, à une cinquantaine de kilomètres de Bordeaux, sur ces terres alanguies entre forêt de pins blessés et fleuve brun où pourrissent dans leurs passions les héros de François Mauriac. Maître d'équipage, formé par un mentor et des parents chasseurs à courre, commercial dans une société de transports, il entretient 45 chiens chez lui. « Je chasse surtout le chevreuil. C'est un animal









très rusé, compliqué, avec lequel il faut en permanence se remettre en question. » Son grand bonheur, c'est de voir comment réagit le chien. « Quand nous attrapons un animal, je ne parle jamais de victoire, mais du sentiment de devoir accompli, c'est-à-dire d'avoir laissé travailler les chiens le plus naturellement possible. Le chien, on vit avec, on dort avec, on en parle entre nous. Je n'ai qu'une crainte, c'est que tout ce que j'ai appris sur eux se perde. » Hervé Fort, chasseur dans la région viticole entre Bordeaux et Saint-Emilion, ne distingue même plus la joie de son chien du plaisir de la chasse : « J'y vais beaucoup pour mon chien. Quand il me voit sortir le fusil, il frétille. C'est le bon chien qui fait le bon chasseur. Si je tue quelques oiseaux, c'est aussi pour qu'il soit content. C'est sa récompense. »

Le gibier? Un moyen, pas une fin

Si ceux-là marchent en solitaire, d'autres préfèrent le groupe. Ainsi, Florence de Lageneste, maître d'équipage à Rivecourt, solide quinquagénaire aux cheveux courts et châtains, et Pierre-Julien Allard pratiquent la chassent à courre, exercice encore plus honni que la chasse à pied. L'opinion publique conspue cette pratique, jugée barbare, sanguinaire et cruelle. Là où les critiques s'émeuvent de la meute de chiens et de l'épuisement de l'animal traqué, Florence de Lageneste voit d'abord un partage, organisé deux fois par semaine. « Chasser relève du lien. Nous sommes ensembles, entre amis, avec des générations différentes. Même quand il pleut, même quand il fait froid. » Leur moment préféré s'appelle « la relance » : cet instant où les chiens ont retrouvé le gibier qu'ils avaient perdu. « A la chasse au lièvre, l'animal s'arrête et se fait tout petit, pour

que les chiens ne le débusquent pas, explique Pierre-Julien Allard. Et puis ils le retrouvent, et ils le relancent, justement. Pour moi, c'est une émotion intense. » « A cet instant, ils émettent un cri bien particulier, ajoute Florence de Lageneste. Ce cri, je le reconnais et, quand je l'entends, je sais qu'ils l'ont retrouvé, car ils ne se trompent pas sur leur gibier. C'est mon moment préféré.»

Pour le cliché du chasseur aimant la mort, on repassera. Sans nier le pouvoir que donne un fusil, ils prennent tous des distances avec cet acte ultime. Aucun chasseur ne chasse pour le plaisir de tuer. « D'ailleurs, on ne tue pas à chaque fois, précise Ivan Samuel. Combien de fois je suis rentré sans rien! Je n'étais ni déçu ni triste: ramener du gibier est un but, pas une fin. On part pour ça, mais c'est tout ce qu'on rencontre sur le chemin qui vaut la peine. » Cela >

"ÉCOLOS ?

Nous le sommes beaucoup plus que ceux qui ne bougent pas de la ville et veulent nous donner des leçons", revendique un chasseur, ici, en forêt d'Halatte, dans l'Oise.



enn Dubourthoumiet

Reportage



PIERRE-JULIEN ALLARD

pratique la chasse à courre à Landon, dans la Gironde : "Le chien, on vit avec, on dort avec, on en parle entre nous. Je n'ai qu'une crainte, c'est que tout ce que j'ai appris sur eux se perde."

> explique de nombreux chasseurs de grives ou de faisans détestent les « lâchers » d'oiseaux : peu habitué à la vie sauvage, le volatile se laisse avoir facilement, et l'exercice, statique, prive le chasseur de la marche dans la nature.

Abattre sans abattoir

Une fois le gibier tué, qu'en fait-on? Après la chasse à courre, Florence de Lageneste distribue la viande : « les bas morceaux aux chiens, la moitié aux suiveurs et l'autre moitié à des sociétés de chasse actives ». Ellemême mange peu de la viande ramenée. A l'inverse, Ivan Samuel, lui, s'est imposé une règle: toujours manger ce qu'il attrape. « Je chasse surtout les oiseaux. Un oiseau tué, ça veut dire un oiseau plumé, cuisiné et mangé. J'aime que mes enfants aient conscience de cela : ce qu'ils mangent, il a fallu le chercher, ce qui n'a rien à voir avec l'anonymat d'un abattoir. Le moment le plus triste, c'est quand je ne retrouve pas le gibier. J'ai tué pour rien. Ça me donne un cafard terrible. Et aussi un grand sentiment d'humilité. On ne peut pas tout vaincre. »

Au risque de froisser les amis des animaux... Les chasseurs revendiquent le même respect envers les bêtes! « Comment pourrais-je me donner tant de mal si je les méprisais ? s'écrie Florence de Lageneste. Le chevreuil est magnifique, le sanglier me fascine... » « Nous ne chasserions pas sans un grand intérêt pour les animaux, poursuit Jean-Pierre Bauxis. Nous partons aux aurores pour les trouver. Il faut les repérer, lire leurs traces. C'est une connaissance profonde. Les chasseurs connaissent très bien les cycles de la nature. Des espèces se développent, d'autres disparaissent. Les palombes ne passent plus dans les Pyrénées, mais les cigognes s'installent en Gironde. La fouine, le blaireau, se multiplient. Il y a de moins en moins de petites propriétés, et cela perturbe forcément la vie de tous. »

a forêt, les montagnes, les plaines... Ivan Samuel s'est souvent surpris à suivre un oiseau plus haut qu'il n'avait pensé aller. « C'est un des bonheurs en montagne : je marche, et quand j'ai envie de monter une jolie colline que je vois, je le fais. Ma première chasse à l'isard m'a fait courir des heures le long des pentes... » Le chasseur vit en intimité avec le terrain. Florence de Lageneste connaît par cœur ses bois, ceux de la forêt domaniale de Laigue, dans l'Oise. « A notre petit niveau, nous veillons à sa propreté. Chaque année, nous nous mettons d'accord avec la région, et tout le monde nettoie les chemins. Ça nous prend un week-end, en mars: nous sortons les déchets, les canettes. C'est souvent énorme. » Elle parle de « sa » forêt comme d'une vieille complice, d'une amie changeante, la parcourt quand elle est sèche autant que quand la pluie a détrempé ses chemins, la voit grandir, s'abîmer. « Aujourd'hui, Laigue est en mauvais état. Il y a eu beaucoup de coupes, beaucoup d'aménagements, mais c'est pour qu'elle soit plus belle demain, que nous la laissions en meilleur état à nos enfants. Dans vingt ans, elle sera mieux. Elle ne nous appartient pas. » Florence de Lageneste essaie de faire attention dans sa vie quotidienne à ses consommations d'eau, d'électricité, et se revendique écologiste, « mais pas au sens politique du terme ».

Sur ce point-là, aucun chasseur ne cédera! « Ecolos? Nous le sommes beaucoup plus que ceux qui ne bougent pas de leur ville et veulent nous donner des leçons!» Et c'est le grand argument de la régulation. Tous y croient, convaincus qu'une chasse réglementée est aussi un moyen de contrôler des espèces qui font des ravages. Ainsi, dans le Bas-Rhin, la population de sangliers augmente de 300 % par an, causant de nombreux dégâts. « Nous avons un plan de chasse de 22 cerfs au maximum par saison, explique Florence de Lageneste, avec obligation d'en tuer 80 %. » Sinon, des battues sont organisées. Battues que n'aiment pas plus Ivan Samuel - « J'ai peur des autres dans ces moments-là » – qu'Hervé Fort – « On ne bouge pas, on attend juste l'animal pour le tirer. Pour moi, le plaisir n'est plus là. » La encore, la caricature du chasseur féroce, indifférent à la nature, ne leur correspond pas. « Il y a des chasseurs qui sont des abrutis, c'est vrai, reconnaît Ivan Samuel. Mais remarquez qu'il y a aussi beaucoup d'abrutis qui ne sont pas chasseurs. » ■ H.P.

MACRON AIME LES CHASSEURS

a France compte 1,1 million 200 € au mois de juin – nous y de chasseurs, d'après la Fédération nationale des chasseurs. Un chiffre qui justifie qu'Emmanuel Macron fasse les yeux doux à ces passionnés : il s'est prononcé en faveur de la chasse à courre, leur a consacré du temps lors d'une visite à Chambord, annoncé qu'il baisserait le prix du permis national de chasse de 400 à

sommes... Certes, 8 % des chasseurs seulement détiennent ce permis qui s'applique sur tout le territoire français, tandis que les autres permis autorisent la chasse uniquement sur le département. Mais cette mesure, réclamée depuis longtemps par les chasseurs, est un pas de plus vers un électorat qui compte... ■